

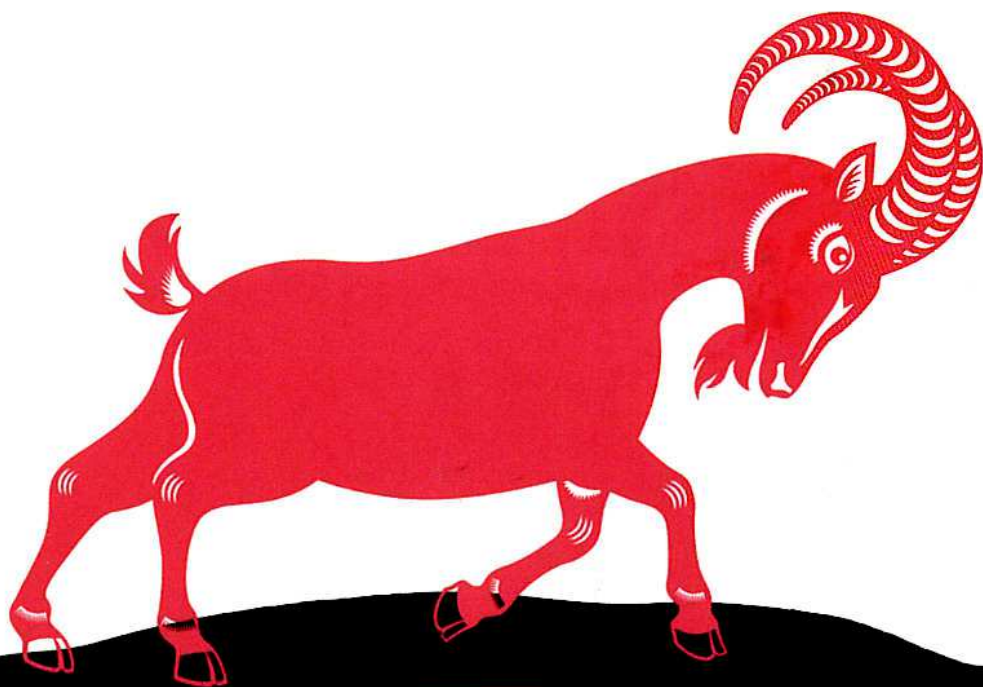
SOUS LA DIRECTION DE

ÉRIC VERDIER et ÉMILIE COUTANT

PRÉFACE DE ROLAND COUTANCEAU

BOUCS ÉMISSAIRES

COMBATTRE L'INDIFFÉRENCE,
REFUSER LA SOUMISSION



H&O

Pas une semaine ne s'écoule sans que le terme de bouc émissaire ne soit repris dans la presse. Mais de quoi s'agit-il vraiment ? Ce phénomène a-t-il toujours existé ? Est-il en augmentation ? Est-il inéluctable ? Représente-t-il le symptôme d'un mal-être global dans nos sociétés contemporaines et touche-t-il tous les groupes humains et toutes les couches sociales à tous les âges ? C'est à toutes ces questions cruciales qu'un collectif de psychologues, de sociologues, mais aussi de citoyens, s'efforce de répondre dans cet ouvrage. Lorsque la discrimination se conjugue à l'isolement, lorsqu'on se trouve culpabilisé pour une faute que l'on n'a pas commise, qu'on transgresse des normes implicites, qu'on est le réceptacle d'une violence sociale de groupe ou la cible d'un désir mimétique, alors le danger est là et il faut entrer en résistance sans jamais céder à la tentation de la vengeance.

Ce livre est composé de six parties :

Témoigner, comprendre, dénoncer,
accompagner, lutter, proposer.

Il aborde de nombreuses thématiques :

Transidentité, homophobie, harcèlement au travail ou à l'école, antisémitisme, négritude, statut de policier, féminisme et hominisme, schizophrénie, handiphobie, autisme, addiction au jeu, psychothérapie, pédophilie, réduction des risques...

Avec les témoignages de

Hervé, Hugues, Jean-Baptiste, Mohammed, Myrtille et Natacha

et les analyses de

Romain Berger, Christine Castelain-Meunier, Émilie Coutant,
Christine Defroment, René Delamaire, Julien Grard, Serge Hefez,
Renaud Hétier, Gaston Kelman, Brigitte Larguèze, Monique Leroux,
François Leydet, Gérard Neyrand, Tan Nguyen, Maudy Piot,
Sylvie Priez, Yves Raibaud, Marie-José Sibille,
Max Tchung-Ming et Éric Verdier.

19 €





Julien Grard

**TROUBLES PSYCHIQUES
ET PHÉNOMÈNE DE BOUC ÉMISSAIRE
(LA VIE DE PAUL)**

Une « carrière morale » de bouc émissaire, entre violence ordinaire et structurelle et incorporation d'un rôle social

« Ma vie a commencé par une erreur médicale. Quand j'étais petit, j'étais fort malade, mes parents s'inquiétaient, et on m'avait diagnostiqué une néphrite. Et j'ai été soigné pour rien pendant deux ans, parce qu'on a découvert au bout de ces deux ans que j'avais un calcul à la vessie. On a changé de médecin, puis j'ai été opéré, je suis resté au moins 15 jours à l'hôpital, on me retirait les agrafes une par une, jour après jour, ça faisait mal. [...] Puis je suis revenu dans mon quartier, j'essayais de sortir, de marcher, mais c'était trop douloureux. Donc ça a duré deux ans, comme ça, j'avais 6-8 ans. J'avais ma voisine qui m'apportait les devoirs, j'étais même le premier alors que j'allais pas à l'école. »

Prolégomènes : une approche ethnographique ?

Pour aborder cette question du phénomène de bouc-émissaire, j'opte ici pour une approche ethnographique, à travers la retranscription de la biographie de Paul, un de mes interlocuteurs lors de ma thèse de doctorat en anthropologie sociale. Dans une démarche inductive et proche de celle des *Narrative*

Studies, je partirai d'un « cas » (Mishler, 1990) permettant d'exposer des logiques plus générales à l'œuvre dans ces phénomènes de boucs-émissaires. À travers l'examen diachronique et synchronique¹ d'un parcours de vie, nous verrons comment on *devient* un bouc émissaire, intériorisant et incorporant lors du processus de socialisation une position subalterne, jusqu'à se positionner soi-même en bouc-émissaire. Il s'agit de montrer comment divers mécanismes sociaux contribuent à « construire » un sujet : un processus de *subjectivation* à long terme, dans les deux acceptions du terme : constitution d'un *sujet*, avec son expérience quotidienne particulière, phénoménologique, mais aussi construction d'un sujet dans l'acception politique, c'est-à-dire d'un citoyen *assujetti*.

Précisions conceptuelles : une carrière morale ?

Everett C. Hughes, sociologue américain, étend dans une visée heuristique la notion de carrière à d'autres activités de la vie humaine : « Subjectivement, une carrière est une perspective en évolution au cours de laquelle une personne *voit* sa vie comme un ensemble et *interprète* ses attributs, ses actions et les choses qui lui arrivent. » (Hughes, 1937 : 409-410). Erving Goffman (1961 : 179-180) y accole l'épithète *morale* pour rendre compte du « cycle des modifications qui interviennent dans la personnalité du fait de cette carrière et aux modifications du système de représentation par lesquelles l'individu prend conscience de lui-même et appréhende les autres ».

Le concept de carrière morale est heuristique dans le cadre de l'analyse du phénomène de bouc émissaire de par sa dimension *interactionniste*. C'est en effet suite aux actions de l'individu et aux réactions sociales face à celles-ci que peu à peu on *devient* un bouc émissaire.

1. Si mon ethnographie a duré de 2007 à 2011, je suis toujours en contact avec Paul, ainsi que d'autres interlocuteurs, soit neuf ans de suivi.

L'histoire de Paul permet d'illustrer ces points. Il est la première personne à accepter de me raconter son parcours biographique pour ma thèse de doctorat en anthropologie. Au cours de cette ethnographie², nous discutons à de nombreuses reprises de son parcours biographique. Féru de cinéma et de littérature, nous avons ardemment conversé, que ce fût au groupe d'entraide mutuelle, à son domicile ou dans les rues de Lille.

Je fais référence ici à nos conversations au cours de nos déambulations car un événement, d'allure anecdotique de prime abord, survenu justement dans ce contexte, me permet d'introduire mon propos.

Alors que nous marchons par une fin d'après-midi, nous croisons un chien, sans laisse, qui marche dans notre direction. Je vois Paul s'écarter, le visage paniqué, pétrifié et semblant prêt à fuir. Je le rassure et lui dis de ne surtout pas courir. La propriétaire du chien arrive alors et, lisant la peur sur le visage de Paul, nous dit calmement : « *Ne vous en faites pas, il est pas méchant, il a été battu, je l'ai recueilli, il est gentil, il n'a jamais mordu personne.* » Paul répond : « *Oui, il n'a peut-être jamais mordu personne, mais moi j'ai été mordu.* » Interloquée, la jeune femme passe son chemin ; Paul jette quelques regards inquiets, s'assure que le chien ne nous suit pas. Le connaissant, je sais à quoi il fait allusion, un événement traumatique survenu lorsqu'il était enfant que j'évoquerai plus loin.

Tout au long de sa socialisation, Paul a occupé des places de bouc émissaire. Ses rencontres avec les institutions et ses interactions sociales sont autant de situations dans lesquelles il a occupé cette position. Comme je le mentionne plus haut, ce rôle est si incorporé par Paul qu'on l'entend, lorsqu'on le met en regard

2. Cette recherche a bénéficié du soutien financier de la CNAMTS. Thèse effectuée sous la direction de Didier Fassin. L'enquête de terrain, effectuée au sein d'un GEM (Groupe d'Entraide Mutuelle) à Lille a duré 4 ans, de 2007 à 2011. Les techniques d'enquête privilégiées sont qualitatives : observation participante, de 4 à 6 jours par semaine, et entretiens biographiques auprès des adhérents du GEM, entretiens compréhensifs semi-directifs auprès de travailleurs sociaux et de soignants. La thèse est disponible en accès libre à cette adresse : halshs.archives-ouvertes.fr/tel-00682280/

avec le reste de son expérience, lorsqu'il dit, usant de la forme passive: « (...) *moi j'ai été mordu* », mettant l'emphasis sur « moi j'ai été ». Il se présente comme abimé par l'existence et comme victime potentielle dans toutes les situations qu'il traverse. Ceci est si incorporé que même ses hallucinations auditives renvoient au statut de bouc émissaire.

Une socialisation en « zone grise »

Fils d'un technicien de laboratoire, il grandit dans l'un des grands ensembles construits dans les années 1960 à Lille Sud³. Né en 1967, il a du mal durant son enfance à s'intégrer parmi le groupe de ses pairs dans son quartier. Comme nous l'avons vu dans la citation de Paul placée en exergue, il est coupé du reste de ses pairs lors de sa petite enfance. Il se passionne pour la lecture et la culture de manière générale. Surtout, cette situation l'empêche de connaître une socialisation « normale » au sein de son quartier. Grand ensemble qui sera rasé dans les années 1990, ce quartier est typique des changements sociaux de l'époque. Lorsque Paul peut enfin sortir et jouer avec ses pairs, il est en décalage. Même s'il a des amis, il ne peut intégrer les normes du quartier, qui vont de plus à l'encontre de son éducation. Il insiste dans son récit sur cette violence prégnante et quotidienne dans son quartier. Il essuie un jour des tirs de fusil, alors qu'il joue sur un terrain public. Une autre fois, un de ses amis lui tire dessus en plein visage avec une carabine à plombs. Cette violence quotidienne livre les plus faibles à la merci des plus forts. Il deviendra ainsi peu à peu le bouc émissaire de nombreux jeunes de son âge. Même ses amis lui feront subir des traitements dégradants, ceci culminant avec cet épisode qui le marquera profondément. Ceux-ci lui demandent d'aller chercher un objet dans la cave de l'immeuble, ferment la porte derrière lui, et Paul se trouve face à

3. Les quartiers les plus défavorisés de Lille.

un berger allemand qui l'attaque. C'est dans cette « zone grise⁴ », espace moral dans lequel on ne sait à qui se fier que Paul se socialise. Il en parle ainsi : « *C'est là que j'ai commencé à ne plus faire confiance aux autres. C'est là que j'ai appris qu'un être humain, c'est changeant, et qu'on peut pas vraiment se fier aux autres. Pourtant, je reste optimiste sur la nature humaine, c'est curieux, tu vois comment je suis* [Paul est particulièrement généreux, ouvert d'esprit et tolérant], *mais au fond de moi, je ne fais pas confiance aux gens.* »

Une violence ordinaire

Ce climat de violence culminera au moment du décès de ses parents. Alors que sa mère est malade depuis plusieurs mois, son père, qui a pris récemment sa retraite, tombe subitement malade, et décède d'un cancer en l'espace de quinze jours. Nous sommes en 1986. Sa sœur aînée a déjà quitté le domicile familial. Paul fait l'expérience de la solitude extrême, sa mère allant passer toutes les nuits avec l'hôpital avec son père. À l'époque, les logements HLM ne sont pas trop difficiles à obtenir et sa mère décide de déménager, ne souhaitant pas rester dans l'appartement où son père a connu ses derniers jours. Ils arrivent dans un autre quartier de Lille Sud, dans un immeuble au sein duquel les relations entre voisins sont délétères. Alors que sa mère est mourante, Paul, qui doit effectuer de nombreuses démarches pour elle, subit les commentaires désobligeants et insultes quotidiennes de ses voisins, qui les traitent « *d'assistés, de profiteurs* », accusant sa mère de feindre sa maladie. Ce climat de violence atteindra son paroxysme le soir du décès de sa mère : « *Les voisins*

4. Je n'utilise cette expression que pour souligner l'ambiguïté du climat moral dans lequel grandit Paul et se construit sa subjectivité. Cette réalité objective est évidemment sans commune mesure avec le contexte des camps de la mort qui a conduit Primo Levi (1989) à développer cette notion.

ne m'aimaient pas parce que, plusieurs fois, j'avais signalé qu'ils faisaient du bruit aux HLM, et je voulais qu'ils arrêtent parce que ma mère était malade. [...] Un jour, ils avaient prévenu qu'ils allaient faire du bruit, c'était la Pentecôte, en 87, le 15 juin 87, et puis ma mère était pas bien ce jour-là, elle a appelé SOS médecins, le médecin est venu, et il n'entendait pas le pouls. Alors je suis descendu, je suis allé demander qu'ils fassent moins de bruit, pour qu'au moins il puisse entendre le pouls. Et là, on m'a répondu, "on va te casser la gueule. [...] Ta mère, elle est pas malade, elle profite de la sécu, tu te fous de nous", etc. Voilà. Faut savoir qu'à l'époque, j'écoutais Louis Chedid, surtout la chanson Anne ma sœur Anne⁵, j'avais pas peur de mes opinions. [...] Eux, ils votaient FN... En tous les cas, ma mère est morte cette nuit-là. »

Les institutions

En parallèle, Paul attend avec impatience le lycée pour « *changer d'air* ». Mais arrivé à ce stade, il déchanté vite : là non plus, il ne parvient pas à s'intégrer. La distance sociale avec ses nouveaux camarades est grande, et il se replie peu à peu sur lui-même. Il obtient malgré tout son bac en 1985. Il s'inscrit en économie à l'université mais se sent à nouveau en marge. Il sèche les cours, préférant lire et aller au cinéma. Il ressent une grande violence symbolique à cette époque, étant issu d'un milieu et d'un quartier très éloignés socialement et géographiquement de ceux de ses camarades. Timide, renfermé, isolé depuis le décès de ses parents, il tente de faire face et décroche finalement un BTS en comptabilité.

Il est ensuite appelé en 1988 pour effectuer son service militaire : « *Quand j'ai fait mes classes, au moment de la visite médicale, j'ai été classé Y4. Parce qu'à l'œil gauche, je n'ai qu'un dixième. Et*

5. Cette chanson, sortie dans l'album éponyme en 1985, dénonce la montée de l'extrême droite en France.

normalement, Y4, ça veut dire inapte au combat. Bref, je sais pas ce qui s'est passé, mais je suis sorti de la visite avec marqué sur mon dossier « apte ». J'ai rien osé dire, mais bon, après, j'en ai bavé. Les exercices physiques, j'étais mauvais, les exercices de tir, avec mon œil, je te raconte même pas... Après quelques semaines, ils ont quand même compris qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas, et puis on m'a placé à l'intendance. Et là, au moins, c'était bien, je faisais des choses que je savais faire, j'étais au chaud, et puis je me suis fait des amis, dont certains avec qui je suis encore en contact. »

Ces violences institutionnelles, erreurs de diagnostic ou d'orientation ont eu des conséquences importantes sur la subjectivité de Paul. Pendant quelques semaines, il est le bouc émissaire du corps d'infanterie auquel il est affecté, incapable d'ajuster ses tirs, inapte à tous les exercices. Il est finalement affecté à l'intendance et cette période de son existence sera, a posteriori, l'une des plus agréables de sa vie : il y noue des relations d'amitié, et me dit avoir pleuré à l'issue de cette période.

On le voit ainsi : école, lycée, armée, université, toutes les institutions au sein desquelles Paul passe contribuent à renforcer en lui l'importance de ce statut de bouc émissaire, tantôt de manière objective, tantôt subjective. S'ajoutant à ses autres expériences, ceci va se cristalliser en lui, devenant partie intégrante de son identité.

Le monde du travail : contraintes et violences structurelles

À son retour du service militaire, à l'automne 1989, il cherche quelques temps un emploi et se fait engager au centre de la redevance audiovisuelle. Son travail consiste à mettre des courriers sous enveloppe, à une cadence infernale. Paul ressent très durement la relégation sociale ; il écrit à ce sujet dans son journal intime : « *Je suis quand même aide comptable ou bien l'aurais-je rêvé? [...] Avec les collègues, quand nous avons fini nos enveloppes, nous avons le temps de discuter : de tout, de rien, des diplômes qui*

nous servent à mettre sous enveloppe et à couper du papier. [...] Me voilà devenu OS⁶. »

Malgré cela, il trouve l'ambiance amusante. Ce contrat se termine à la fin de l'année 1989. S'ensuit une période de chômage de quelques semaines. Il trouve ensuite un emploi dans un supermarché de gros réservé aux professionnels de la restauration, qui marque une étape supplémentaire dans son déclassement social. Ce contrat est de courte durée, mais cette expérience va le marquer profondément. Censé initialement contrôler les factures, il est affecté aux caisses et effectue des mises en rayon, autant de tâches sans rapport avec ses qualifications. Il écrit dans son journal que « *c'est l'état détestable des relations sociales qui [le] navre le plus* » dans ce travail. Il se sent à nouveau seul, isolé. Après une nouvelle période de chômage, il trouve, à son grand étonnement, un emploi dans une banque au sein de laquelle il sera opérateur de saisie. Jusqu'en 1993 s'enchaînent ainsi périodes de chômage et contrats de courte durée. Sa solitude, malgré les relations qu'il a nouées dans ses différents emplois, ne cesse de croître.

Pourtant, en 1993, il décroche finalement un poste à la hauteur de ses compétences, qui plus est dans une banque d'affaires renommée. Il part s'installer dans un quartier résidentiel pour classes moyennes supérieures du nord de Lille. Il est heureux d'être enfin reconnu et de gagner un salaire lui permettant d'accéder à un confort matériel qu'il n'avait jamais connu auparavant. Cependant, après quelques temps, la pression au sein de son travail devient trop difficile à supporter. Les relations interpersonnelles au sein de cette banque sont froides, et lui, « *le gamin de Lille Sud* », ne se sent pas à sa place aux côtés de ses collègues. Son *habitus* de classe et son *ethos* sont très éloignés de ceux de ses collègues ; il en va de même avec ses nouveaux voisins.

6. Ouvrier spécialisé. Il fait référence à cette période de sa vie en se comparant au personnage incarné par Charlie Chaplin dans *Les Temps modernes*.

Au travail, on le trouve « *bizarre* », et lui-même est toujours en décalage, passant d'emplois où il était exploité et surqualifié à ce nouveau statut social, un nouveau monde, avec ses codes, qu'il ne maîtrise pas. Peu à peu, il s'enferme dans une solitude pathologique face à un monde qui lui échappe. Constamment en décalage, il incorpore tellement sa position de bouc émissaire qu'il va par ses actes la *réifier*.

Une incorporation qui dépasse la subjectivité : un suicide social

Après quelques mois de travail au sein de la banque où il a été engagé, à cause de la pression à laquelle il ne parvient pas à faire face, mais aussi à cause de son isolement social qu'il ne supporte plus, Paul démissionne. Il erre, soliloque, parle à tout le monde dans le métro, écrit ceci dans son journal intime de l'époque : « *Je pense à cette société où il est interdit de parler [...], j'ai l'impression de ne servir à rien, la solitude en plus... L'envie de se raconter.* »

Il est tiraillé entre son milieu social d'origine et son milieu actuel, aucun ne lui convenant. Toutes ses expériences passées de bouc émissaire lui reviennent et le tourmentent. Son désespoir grandissant, il commet de nombreux actes déviants : il dégrade les parterres de fleurs de sa résidence, inscrit des tags provocateurs un peu partout et s'en prend aux véhicules de ses voisins. Il est arrêté une première fois et doit au total 14 000 F (plus de 2000 €) de dommages et intérêts. Quelques semaines plus tard, toujours pris dans la tourmente, l'isolement, la sensation de n'être à sa place nulle part, il commet l'acte qui fera basculer sa vie et, en quelque sorte, *performera* à long terme ce rôle de bouc émissaire.

« *Je sais pas ce qui m'a pris, j'avais pété les plombs, à force d'être seul... J'ai vu une femme, je l'ai suivie, je l'ai bousculée, et puis je lui ai rien fait. Je suis rentré chez moi, les flics ont débarqué. Là, garde à vue, je comprenais rien de ce qui se passait, les flics m'expliquaient pas. Après, on m'a emmené au tribunal, j'ai attendu*

longtemps, longtemps... et puis c'était sale, ça puait et tout. Deux jours sans manger, je suis arrivé devant le juge à bout de forces, je comprenais rien, moi, et puis là, en prison! [Je lui demande combien il avait « pris », pour essayer de comprendre.] Non, mais j'avais pas été jugé, je savais pas ce qui allait m'arriver, moi. Et puis six semaines après, on me dit « t'es libre », sauf que je savais pas que ce qui m'attendait, c'était l'hôpital psychiatrique. Hospitalisation d'office. Je suis resté 6 mois. Et puis ces salauds, ils ont ouvert ma cellule, j'ai pas pu prendre mes affaires, on m'a tout volé en prison. Non mais c'est dingue, la prison, la première semaine je devais me laver avec l'eau des toilettes quoi, et devant les autres en plus, non mais tu t'rends compte? J'avais trop peur d'aller aux douches... Tout le monde disait que j'étais un pointeur, alors moi, je redoutais d'aller prendre ma douche. De toute manière, j'ai même refusé les promenades, j'avais trop peur d'être avec tous ces mecs-là, moi. [...] Bah non, mais j'ai craqué, je l'ai vue dans le parking de mon immeuble, je l'ai un peu bousculée, et puis je me suis retrouvé en face d'elle, comme un con, et je me suis dit "mais qu'est-ce que je fous là, moi? Je suis pas un violeur, moi." Je me suis senti con, je lui ai fait un bisou et je suis parti en courant. [...] Et puis, quand je suis sorti de l'hôpital, je voulais rentrer chez moi, mais les autres [le syndic de copropriété] avaient fait une pétition pour que je sois obligé de partir. J'avais tout perdu. Et moi qu'étais le seul de mon quartier à avoir trouvé un boulot comme ça dans une banque. Les autres de Lille Sud, ils étaient plutôt connus pour les braquer, les banques! Après j'avais pris un appart, un T1 avec tout, bar, télé, chaîne hi-fi et tout. Et là, plus rien. [...] Prison, HP! Le pire, c'est que j'ai voulu m'excuser, d'ailleurs je ne lui voulais vraiment pas de mal à cette femme. J'ai demandé à envoyer une lettre pour présenter mes excuses, je comprends qu'elle ait eu peur, même si je lui ai rien fait⁷.

7. [Nb : il a été reconnu a posteriori par la justice qu'il n'y a pas eu de tentative de viol. Les faits se sont produits comme Paul les rapporte. Un instant, il a songé à prendre cette femme par la force avant de se raviser, trop tard. Il a essayé de l'embrasser. Mais son état de détresse psychologique ainsi que celui de la femme, choquée, ont entraîné la qualification des faits par la justice en agression sexuelle. J'ai recoupé les informations auprès de plusieurs sources afin de pouvoir affirmer ceci avec certitude.]

Mais là encore, on t'écrase, le système, la justice t'ignore, t'écrase, t'es plus rien. Tu peux même pas essayer de te racheter. »

L'institution psychiatrique et la maladie

Après sa sortie de l'hôpital, Paul se sent contraint d'accepter la prise en charge, le soin et les traitements. Il est psychologiquement dévasté. Après des tentatives de recherche d'emploi infructueuses, il finira par accepter de percevoir l'AAH⁸, sur les conseils de son assistante sociale, et opérera ce qui s'apparente de son point de vue à une démission, ou tout du moins une défection vis-à-vis du monde. Ensuite, comme s'il s'agissait de la suite logique de ces événements, Paul aborde la question de la prise en charge psychiatrique sous l'angle de la contrainte, insistant particulièrement sur son traitement médicamenteux : « *Depuis, je suis obligé de prendre ces saloperies de neuroleptiques, c'est la merde, ce truc. Je pesais 65 kg avant d'entrer à l'hôpital, 65 kg ! Ils me l'ont donné en injection retard pendant 10 ans, non mais tu te rends compte ? J'en fais plus de cent, maintenant, plus de 100 kg⁹ !* »

De même, Paul se sent contraint d'accepter le suivi ambulatoire par les équipes de psychiatrie : « *Que veux-tu ? J'ai tort, j'ai mal agi, et de toute façon c'est comme ça. Je purge ma peine à ma façon. La société est comme ça : il y en a qui ont une belle vie, d'autres qui auront une vie merdique. Et c'est ma peine. Je la purge, je la porte, c'est comme ça.* ».

Même quand nous parlons de la législation et examinons son cas de manière objective, avec plusieurs autres interlocuteurs, il semble que Paul ne puisse en démordre. Pour lui, sa vie est désormais vouée à expier une « faute ». Tout ceci est le résultat d'une socialisation primaire « gâchée », déjà mis en position de

8. Allocation aux Adultes Handicapés.

9. Beaucoup de neuroleptiques ont pour effet secondaire une prise de poids importante. Au moment où j'écris, Paul a pris 35 kg de plus.

bouc émissaire, mais aussi d'un ensemble complexe de violences structurelles (Bourgois, 2009; Farmer, 1997). Nous les avons vues tout au long de ce récit : violence ordinaire dans un quartier de relégation sociale, violences institutionnelles — erreurs médicales, violence de l'appareil judiciaire —, exploitation économique et absence de reconnaissance sociale (Honneth, 1992, 2005; Le Blanc, 2009).

Amitiés?

Outre les liens qu'il a tissés avec des adhérents du GEM, son réseau social en dehors est assez limité, bien que plus étendu que celui d'autres adhérents. De l'époque où il a effectué son CES, il a gardé quelques liens avec des anciens élèves qui étudiaient dans le lycée où il a travaillé et avec lesquels il avait sympathisé. Mais, depuis quelques années, ils ne se voient plus qu'une fois par an. Encore une fois, Paul se trouve hors de l'échange : ses amis l'invitent une fois par an dans un restaurant, et Paul n'a pas les moyens de payer son addition, encore moins de rendre l'invitation. Ensuite, ces rencontres, même s'il les trouve agréables, le renvoient à son déclassement social. Alors que la plupart d'entre eux sont mariés, pères de familles, propriétaires, Paul est seul, pauvre et locataire d'un petit appartement. Ceci contribue chez lui à nourrir une certaine ambivalence, vis-à-vis de lui-même, mais aussi vis-à-vis de ses amis. En 2010, lors de ce repas annuel, il va « *péter un plomb* ». Il me raconte qu'il a à ce moment subitement le sentiment d'être invité chaque année à un « *dîner de cons* » ; il s'énerve, accuse les personnes présentes de l'inviter pour l'humilier et quitte la table en plein repas. Il est par la suite très déprimé après cet épisode et replonge dans le ressassement et la lassitude face à son existence. À nouveau l'incorporation du rôle de bouc émissaire s'est exprimée.

Pair-aidance et entraide? Le retour de la culpabilité

Au sein du GEM, Paul a toujours été apprécié de tous. Sa tolérance, son caractère affable, son humour et son humanisme en font un personnage apprécié unanimement. C'est ainsi qu'en 2009, il sera élu président de l'association. Pourtant, à cette époque, je le vois souvent douter. Les responsabilités qui incombent à un président sont en effet importantes. Cette position est certes difficile à assumer, mais de nombreux adhérents, dans une logique de pair-aidance, sont dans une attitude de réassurance vis-à-vis de lui. Il me parle peu, malgré notre proximité depuis 2007, des difficultés qu'il rencontre alors.

Ce n'est qu'en 2011 qu'il finira par me parler des hallucinations auditives qui le hantent. « T'es nul comme président. Tu sais jamais choisir. » « Personne ne veut de toi ici, personne t'apprécie. » « On te ratéra pas, on t'a à l'œil. » Toutes ces hallucinations, envahissantes, seront un des facteurs le poussant à ne pas se présenter à nouveau. Mais d'autres voix le persécutent. Je ne citerai pas leur contenu, car Paul a insisté sur ce point, au-delà de la confidentialité de la recherche et de la relation de confiance qui nous unit. Cet autre corpus d'hallucinations, dont le contenu se rapporte à sa sexualité, m'a fait prendre conscience du fait qu'en certaines occasions, au sein du groupe, Paul était symboliquement un bouc émissaire. Il lui arrivait fréquemment d'entendre des membres du GEM, parler de sa sexualité, du [non] acte qu'il avait commis et, reliant ceci à toute son existence, comme un individu sexuellement perversi, ce qui rendait son quotidien extrêmement pénible.

Conclusion

On peut parler ici de « vie accusée » (Farge et Laé, 2000 : 11) dans le sens plein du terme. Une « vie accusée » de manière archétypale en raison du parcours particulier de Paul, mais qui,

à l'instar de nombreuses autres personnes ayant connu le déclassement social, notamment à travers le statut de « malade », donne à lire les sentiments qui naissent de ce type d'expérience : « l'offense dans les relations de dette, la faute avec ses contritions, la révolte dans un monde d'injustice ». Ces sentiments sont ressentis de manière intense par Paul qui a intériorisé et incorporé cette « vie accusée ». Je l'ai vu récemment, en février 2016, et son discours quant à son existence, révélant son être au monde, au-delà des contingences, était le même, immuable : il se positionnait encore en bouc émissaire.

C'est ainsi que cette carrière morale de bouc émissaire, entamée très tôt, se perpétue encore à l'heure actuelle. Et l'on voit à quel point ce rôle de bouc émissaire d'un point de vue social, envahit tous les domaines de l'existence d'un sujet. S'il s'agit d'une notion psychologique, on voit à travers l'histoire de Paul à quel point les facteurs politiques, économiques, culturels et sociaux viennent s'agréger à cette dynamique, le sujet presque dépourvu d'arrimes sociales incorporant, corps et âme, ce rôle, cette « fonction » sociale.

Références bibliographiques

- Becker, H.S. (1963), *Outsiders: Studies in the Sociology of Deviance*. New York : The Free Press. Trad. *Outsiders, études de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié, 1985.
- Bourgois, P. (2009), “Recognizing Invisible Violence. A Thirty-year Ethnographic Retrospective”. In Rylko-Bauer B et al. (eds.) *Global Health in Times of Violence*, 18-40. Santa Fe, NM, School of Advanced Research Press
- Farge, A., et Laé, J-F (2000), *Fracture sociale*. Paris, Desclée de Brouwer.
- Farmer, P. (1997), “On Suffering and Structural Violence: A View from Below”. In. Kleinman A, et al. (Eds), *Social Suffering*, 261-283, London, University of California Press.
- Goffman, E. (1961), *Asylums : Essays on the Social Situation of Mental Patients and Other Inmates*. New York, Doubleday. Trad. *Asiles, Études sur la condition sociale des malades mentaux*, Paris, Minuit, 1968.
- Honneth, A.
- (1992), *Kampf um Anerkennung*, Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag. Trad. *La lutte pour la reconnaissance*. Paris, Cerf, 2000.
- (2005), « Invisibilité : sur l'épistémologie de la « reconnaissance » », *Réseaux*, 129-130, 39-57.
- Hughes E. C. (1937), “Institutional Office and the Person”, *American journal of sociology*, 153, 404-413
- Le Blanc, G. (2009), *L'invisibilité sociale*, Paris, PUF.
- Levi, P. (1989), *Les naufragés et les rescapés. Quarante ans après Auschwitz*. Paris, Gallimard.
- Mishler, E. G. (1990), “Validation in Inquiry-Guided Research : The Role of exemplars in Narrative Studies”. *Harvard Educational Review*. 60, 4, 415-442.